

APERÇU DES RAPPORTS ENTRE L'EMSAV ET L'ÉVOLUTION ÉCONOMIQUE ET SOCIALE DE LA BRETAGNE

Traduction de : « Brastres ar c'heñverioù etre an Emsav hag emdroadur armerzhel ha kevredigezhel Breizh », *Emsav* n° 49/ Mars 1971

1. – LA CRISE DE LA SOCIÉTÉ TRADITIONNELLE ET LA CRISE DU PREMIER EMSAV¹

Tout au long de la seconde moitié du 19^e siècle on peut suivre l'évolution de la population bretonne dans les départements des Côtes du Nord, du Finistère, de l'Ille et Vilaine, de la Loire Atlantique et du Morbihan². A partir de 1866, la population décroît dans les Côtes du Nord ; le même phénomène se produit en Ille et Vilaine à partir de 1880 Dans la Loire Atlantique, l'accroissement de la population est très lent après 1886. Dans le Finistère et dans le Morbihan, seuls les chiffres continuent d'augmenter aussi vite qu'au début du siècle.

Il est facile de comprendre ces différences si l'on considère la structure de la propriété foncière en Bretagne à ce moment. La plupart des fermes dans les Côtes du Nord, d'Ille et Vilaine, la Loire Atlantique étaient alors en la possession de grands propriétaires, de noblesse ou de la bourgeoisie de Rennes, Nantes, Saint-Malo, Saint-Brieuc, etc. qui avaient tiré profit au début du siècle du développement de l'agriculture. Ils avaient investi des fonds dans leurs fermes, aidé leurs fermiers à améliorer leurs techniques, ils avaient même fait des efforts pour étendre en Bretagne l'enseignement technique. Rappelons que l'*Association Bretonne* fut un groupement de grands propriétaires préoccupés d'améliorer l'agriculture en Bretagne. Mais à la fin du 19^e siècle, avec le développement de l'industrie en France et la construction des chemins de fer, les grands propriétaires bretons délaissèrent presque totalement leurs fermes pour investir dans l'industrie les fonds qu'ils en tiraient.

Le progrès technique fut donc stoppé dans le Côtes du Nord, l'Ille et Vilaine, la Loire Atlantique. Les paysans ne pouvaient pas faire eux-mêmes ce que leurs propriétaires ne faisaient plus, puisqu'ils leur donnaient comme loyer l'argent nécessaire à l'amélioration de leurs exploitations. Les rendements cessèrent de croître et, en conséquence, une partie de la population dut émigrer, quitter la terre qui ne pouvait plus la nourrir. Au contraire dans la Finistère et le Morbihan, la petite propriété était bien plus répandue que dans les autres départements. Les paysans propriétaires de leurs fermes étaient nombreux depuis la Révolution française. Ils n'avaient donc aucun loyer à payer à qui que ce soit : ils pouvaient investir leurs bénéfices pour améliorer continuellement les techniques, défricher de nouveaux terrains, acheter des machines et des animaux, et en cela accroître toujours leurs rendements. C'est grâce à eux que la population continua d'augmenter rapidement dans les départements du Finistère et du Morbihan jusqu'à 1914, puisque la terre suffisait à nourrir une population nombreuse, et procurer des emplois à la plupart des Bretons³.

A la fin du 19^e siècle donc, les notables bretons tournèrent le dos au développement économique du pays. Qui plus est, ils organisèrent la fuite des capitaux en investissant à l'extérieur ce qu'ils tiraient du travail du peuple, et la fuite des hommes vivant sur leurs terres en les empêchant de posséder les moyens de production qui leur auraient permis de rester en Bretagne. Leur rôle progressiste qui avait été le leur au début du 19^e siècle est terminé. Une fois de plus pour les classes supérieures, les intérêts de classe dominaient les intérêts nationaux. Une fois de plus la société en Bretagne était en état de crise par suite de la démission de ceux précisément qui tenaient en leur pouvoir les moyens de résoudre la crise.

Il n'est pas difficile de suivre cette évolution dans l'histoire du *premier Emsav*. La création de l'*Union Régionaliste Bretonne* en 1898 est la conséquence de la démission de l'*Association Bretonne*. Mais la bourgeoisie de l'*Union Régionaliste Bretonne* ne fit pas grand-chose. La *Fédération Régionaliste de Bretagne* qui prit la place de cette association en 1911, ne fit pas beaucoup plus de son côté que de dénoncer la francisation, la destruction de la société traditionnelle, l'intervention de l'Etat, celui-ci étant, selon elle, responsable de la mauvaise tournure de l'économie, et de la destruction de la civilisation traditionnelle.

En 1914, il n'y avait en Bretagne aucune force, capable de résoudre la crise où se trouvait le pays. Les classes supérieures avaient montré ce qu'elles étaient capables de faire ; le peuple voyait peu à peu fondre ses forces du fait de l'émigration, et, trop proche des soucis quotidiens de la production il restait incapable de s'occuper d'autre chose que de son travail. L'*Emsav* lui même, bien trop lié aux classes supérieures, ne comprenait pas très bien ce qui arrivait. Il confondait le recul du monde traditionnel avec le recul de la bretonité, la démission des classes supérieures avec la démission du peuple tout entier. Pour lui la mort de la Bretagne venait de la France.

Le choc libérateur devait donc venir de l'extérieur puisqu'il ne pouvait venir de l'intérieur⁴. La guerre de 1914-1918 fut le premier de la série de chocs qui vinrent ébranler la société traditionnelle.

2. – LA SOCIÉTÉ ET L'ÉCONOMIE ENTRE 1914 ET 1944.

L'effet de la Première Guerre mondiale sur la société en Bretagne a déjà été étudié⁵. L'hypothèse qui fait de cette guerre une étape importante vers la liberté du peuple breton paraît contradictoire, quand on sait qu'elle fut, entre autres choses, un effort de l'Etat Français pour fondre en une nation homogène les différents peuples qui vivaient sur son territoire ; plus contradictoire encore quand on pense aux 250 000 Bretons tués, à la ruine des particuliers et de l'économie de notre pays.

La conscience d'être français, formée au front dans l'esprit des soldats, ou dans l'esprit des enfants dans l'intermédiaire de l'école, ou dans l'esprit des parents par les journaux et les sermons du clergé⁶, prit peu à peu la place de la conscience traditionnelle, celle de paroisse ou de région. De la même manière, le français remplaça peu à peu les parlers celtiques ou romans de la paroisse. C'est pendant la guerre de 1914 que commença la destruction des unités sociales qu'étaient la paroisse et la région ; cette destruction fut accélérée par l'intégration dans l'économie française. Avant 1914, beaucoup de paroisses vivaient en économie fermée ; grâce à cela, chacune avait pu développer son originalité dans ses vêtements ou son parler. Or, avec la guerre, disparut l'âge d'or des civilisations paroissiales. Avec l'intégration dans l'économie

française les échanges se multiplièrent entre la paroisse et l'extérieur ; la paroisse ne fit plus une unité économique et sociale ; l'autonomie qui faisait d'elle son propre centre de vie économique et sociale l'abandonna, et, par suite, les forces qui conservaient l'unité et la stabilité de la vie traditionnelle des campagnes.

Mais une telle destruction, si elle préparait la réarticulation de la société en Bretagne, réduisit le champ de la vie sociale au groupe primaire primordial⁷, la famille ou même l'individu, en le détruisant alors. C'est avec son groupe villageois, sa famille, ou plus souvent seul que se trouva chaque Breton devant le monde industriel, sans la moindre préparation. Les mécanismes de la francisation ont déjà été expliqués⁽⁵⁾ ⁸ Nous n'y reviendrons que pour analyser quelques attitudes caractéristiques provoquées par ce processus.

Un tableau de la société et de l'économie de la Bretagne entre 1914 et 1944 qui resteraient limité à la description de l'acculturation serait incomplet. Il faut insister encore sur un phénomène bien connu : l'émigration entre 1919 et 1939 il y eut 600 000 Bretons à émigrer, c'est à dire 20% de la population, ou la moitié des gens atteignant l'âge de travailler. Une telle fuite donne à la Bretagne un retard considérable au moment où elle a le plus besoin de toutes ses forces précisément pour s'adapter au monde nouveau. La situation de ces émigrés a déjà été étudiée, dans *EMSAV* et ailleurs⁹, mais on est loin d'avoir étudié aussi précisément la situation de ceux qui restaient dans le pays, — ce qui est pourtant le plus important pour l'avenir du peuple breton.

Malgré la destruction de l'économie traditionnelle, malgré les difficultés qui leur étaient faites par le gouvernement français, malgré aussi le peu d'argent qu'il lui restait après une guerre ruineuse¹⁰, les paysans et les pêcheurs bretons arrivent à améliorer continuellement leurs techniques de travail, et à accroître leurs rendements. Ils exportent de plus en plus, faisant rentrer de l'argent dans le pays.

De leur côté, les grands propriétaires continuent à faire sortir les capitaux qu'ils retirent du travail de leurs fermiers. Beaucoup de capitalistes suivent l'exemple donné avant la guerre par les propriétaires des forges de Trigniac, en vendant leurs actions à des groupes étrangers, en délaissant leurs entreprises. Certains établissements cependant, comme la

coopérative de Landerneau, prennent beaucoup d'importance entre les deux guerres. Les grands propriétaires qui les dirigent se trouvent à la tête de capitaux gigantesques ; mais au lieu de les utiliser à développer l'industrie en Bretagne, ils investissent ailleurs. Ils ne s'efforcent pas d'attirer des usines dans le pays, de peur d'y attirer en même temps des masses d'ouvriers constituant une menace pour leurs autorités.

Le souci des classes supérieures entre 1914 et 1944 fut de garder la place qu'elles avaient eue jusqu'alors dans la société traditionnelle. Pour cela elles sont prêtes à tout. Elles ne se soucient guère des ravages de l'acculturation ou de l'émigration. Au contraire, elles se montrent favorables à la francisation du peuple, qu'elles parrainent dans les écoles privées, car elles ont peur de perdre leurs privilèges dans un conflit avec l'Etat Français. L'émigration est pour elles une bénédiction, puisqu'elle expédie des masses de gens qui constitueraient autant d'éléments subversifs s'ils restaient dans le pays. L'Église en particulier montre dans cette période un zèle nouveau pour franciser le peuple. Puisqu'il n'est plus possible de conserver la Bretagne en économie fermée, d'arrêter le flot des idées nouvelles apportées par le français, on fera le catéchisme en français. Il faut embrigader la jeunesse pour l'empêcher de suivre l'instituteur : de là les efforts pour créer à la campagne des institutions chrétiennes comme la J.A.C.¹¹. L'émigration n'est pas un malheur dans l'économie générale de l'Église : les Bretons émigrent avec leur foi, leur fidélité à l'Église ; chaque émigré est un propagandiste de la religion dans les classes délaissées par l'Église au cours du 19^e siècle. Sur ce nouveau front, il y a en chaque émigré un futur soldat qui doit être formé en français et bien encadré pour aller au combat. En français ou en breton, l'Église cherche à conserver l'autorité qu'elle avait depuis des siècles sur le peuple breton, le rôle de sa doctrine étant de justifier cette autorité, c'est à dire l'organisation sociale qui lui permet d'exister.

On nous opposera certains faits : certains prêtres s'élevèrent à ce moment-là, à l'intérieur de l'Église, contre la politique des évêques. D'un côté des prêtres comme Yann Vari Perrot s'élevaient contre l'acculturation, pour défendre la société traditionnelle dans ce qu'elle avait de plus traditionnel, et les privilèges de l'Église. En cela ils ne faisaient que suivre le mouvement régionaliste. D'un autre côté, des prêtres comme Trochu et Mancel élevaient la voix pour dénoncer les privilèges

de l'Église, en faveur de la République, la séparation de l'Église et de l'Etat. En plus de cela, ils cherchaient à développer chez les paysans et les ouvriers des idées démocratiques, ce qui n'était pas pour plaire aux évêques de Bretagne¹². Il n'est pas inutile de regarder de plus près l'attitude de ces prêtres. Ce n'est pas seulement à cause du rôle qu'ils eurent à leur époque, mais encore parce qu'ils ont aujourd'hui en Bretagne de nombreux successeurs.

Le problème des prêtres républicains comme Trochu était comment répandre en Bretagne les idées du Sillon. Ils voulaient en finir avec les rengaines du clergé sur la perversité des révolutionnaires français, et faire que l'Église défende les petites gens, et non les classes supérieures. Leur idée était également de combler le fossé entre les "blancs" et les "rouges" en Bretagne, pour ouvrir à l'Église de nouveaux terrains. Ils firent beaucoup d'efforts pour gagner la confiance des "rouges", en s'opposant souvent à leurs évêques. Avec sa revue *L'Ouest-Éclair* fondée en 1899, Trochu réussit à influencer beaucoup les esprits en Bretagne, jusqu'au jour où la revue passa aux mains de l'évêché conservateur de Rennes, grâce à l'aide de bourgeois fortunés, — entre autre Garnier de Redon, et Prost de Rennes — en 1930.

Le mouvement des prêtres républicains fut un instrument important dans l'acculturation du peuple breton. Ce fut une expression des efforts de l'Église pour s'adapter aux conditions nouvelles créées par la destruction de la société traditionnelle et l'intégration dans le monde français. Ce fut également une expression de la petite bourgeoisie républicaine nouvellement francisée pressée de prendre la place des classes supérieures de la société traditionnelle. Or, au lieu d'aller aux problèmes brûlants de l'époque, la francisation, l'émigration, etc., ils nourrissaient l'espoir de créer un parti politique catholique progressiste, capable de concurrencer sur la scène politique les autres partis.

L'attitude des républicains en Bretagne fut voisine de celle-là. Le mouvement républicain réunissait en partie les membres des professions libérales : fonctionnaires, médecins, etc. Ils ne surent que se faire l'écho du Parti Radical, en élaborant un mouvement idéologique sans la moindre relation avec la situation concrète du peuple breton. Il serait probablement nécessaire d'apporter à ce tableau quelque nuance, car on

trouvera en Bretagne des républicains, comme Michel GEISDORFER, député de Dinan, pour dénoncer la situation faite à la Bretagne ; ils furent cependant très peu nombreux.

3. – L'EMSAV.

C'est dans cette société disloquée, dominée de toutes les façons, mutilée par la guerre qu'apparait le *second Emsav*. La poignée de jeunes gens qui crée la revue *Breiz Atao* en janvier 1919 est imprégnée des idées régionalistes de l'*Union Régionaliste Bretonne* et de la *Fédération Régionaliste de Bretagne*. « *C'est justement parce que nous sommes de bons Français que nous sommes régionalistes* » dit Maurice MARCHAL dans le premier numéro de *Breiz Atao*. Peu après, *Unvaniezh Yaouankiz Vreizh* demande « *l'autonomie de la Bretagne sous l'égide de notre seconde Patrie : la France* »¹³. Très vite cependant apparut une orientation différente. Fransez DEBEAUVAIS, dans son article **Qu'est la Bretagne ? Rien. Que doit-elle devenir ? Un Etat**, explique « *Ou nous avons une première Patrie, la Bretagne, et nous formons une nationalité ; ou nous avons une petite et une grande Patrie, la France, et nous formons au plus une provincialité fortement caractérisée. Il n'y a pas de milieu* »¹⁴. Ce genre d'idée a du mal à faire l'unité dans le jeune groupe. En juillet 1920 le Comité directeur de *Unvaniezh Yaouankiz Vreizh* publie cette analyse de l'état des esprits en Bretagne : « *Si l'on met à part certains coins où règnent l'abrutissement et l'inconscience, on peut affirmer que la Nation entière s'est soudain, grâce à la guerre, rendu compte de sa valeur et de ses droits. Bien des Bretons n'hésitent pas à le proclamer. Tous les jours même nous avons entendu d'anciens combattants, victimes il est vrai de la rusticité de leur intellect, affirmer n'être point Français, mais Bretons. Nous ne saurions approuver de telles opinions que notre doctrine condamne, mais nous ne pouvons toutefois cacher notre satisfaction de voir nos compatriotes reprendre conscience de leur nationalité, au prix même de quelques exagérations passagères, mais sans importance, puisque sans fondement.* »¹⁵. Le mois suivant (août 1920) on changea le nom français Groupe Régionaliste Breton en Groupe Nationaliste Breton.

Trois ans plus tard, la rupture avec le régionalisme est évidente : « *Les jeunes gens de Breiz Atao, dit O.MORDREL, ont fait une grande découverte, lorsqu'à la fameuse insulte, ils ont eu l'idée de répondre : "Séparatistes ? Il y a erreur, vous oubliez que nous ne sommes pas Français", répartie qui amène irrésistiblement*

l'explication sur son vrai terrain. Cette découverte c'est celle du fil à couper le beurre. Seulement il fallait y penser. Nos prédécesseurs sont tombés dans l'impasse du loyalisme français (). »¹⁶

La thèse de la contradiction entre bretonité et francité, du choix entre être Breton ou être Français, voilà probablement ce que *le second Emsav* a apporté de plus important. On nous répondra sans doute que les gens de *Breiz Dishual* et du premier Parti National défendaient des thèses voisines. C'est *Breiz Atao* cependant qui expliqua le plus clairement cette thèse et surtout qui la fit connaître dans toute la Bretagne ; en plus, *Gwalarn* vint fonder là-dessus sa production.

La thèse de la contradiction entre bretonité et francité correspond à l'évolution sociale du moment. Après 1918 les équilibres qu'il y avait en Bretagne tout au long du 19^e siècle n'existent plus ; la société traditionnelle avait alors atteint son point culminant en tous les domaines, sous la protection de l'Etat français. Il était alors permis de croire que la bretonité pourrait fleurir à l'abri de la "Grande Patrie". Après la Première Guerre mondiale, les équilibres sont rompus, la civilisation traditionnelle est sapée. Le breton recule partout, les classes supérieures ne font rien pour maintenir le pays en vie. Il est évident que la Bretagne va à la mort, il est évident aussi que le mythe du régionalisme est sans fondement. Comme tout le monde en Bretagne, les jeunes de *Breiz Atao* comprirent que l'on ne pouvait être Français et Breton en même temps, qu'il était stupide d'essayer de fonder un monde breton sur le monde français qui était en train de le détruire. De la même manière on ne pouvait plus défendre la thèse ancienne du bilinguisme, puisque la situation sociale qui lui servait de fondement disparaissait.

Ceux qui publiaient qu'il fallait choisir entre être Breton et être Français venaient, pour la plupart d'entre eux, des classes moyennes de la société. Ces classes ont subi l'acculturation un peu avant le peuple. Par leur place dans la société, elles avaient pu atteindre un certain niveau d'instruction, et pour les meilleurs, une certaine connaissance de la culture française et des autres cultures du monde, cependant que le peuple ne connaissait que les miettes de ces cultures. Par leur instruction, elles étaient capables de comparer ce qui se passait en Bretagne et ce qui se passait ailleurs. La civilisation française n'était pas pour elles l'absolu qu'elle était pour les Bretons. En plus de cela, les plus capables supportaient mal la situation qui leur était faite et qui était faite à leurs compatriotes dans le système

français. Ils trouvaient injuste l'abaissement des Bretons, quand ils savaient la médiocrité des artisans de cet abaissement.

Nous ne voulons pas dire ici que les classes moyennes se rallièrent à la défense de la Bretagne, ni non plus que le *second Emsav* fut un phénomène uniquement petit-bourgeois. Mais il est utile de comprendre pourquoi on trouva dans le *second Emsav* essentiellement des gens des classes moyennes. Est-il nécessaire d'ajouter que la plupart des gens des classes moyennes s'élevèrent contre l'Emsav, prirent, à la suite des classes supérieures, le chemin de la démission ? Elles aussi firent preuve d'une attitude de classe, dans leurs efforts pour tirer profit de la crise où se trouvait le pays, dans leur collaboration à la francisation, tirant parfois leur subsistance de l'alcoolisme, etc. Une autre partie des classes moyennes continua le chemin tout tracé du régionalisme. Ces gens restèrent attachés à la société traditionnelle et par conséquent au système français. Ils nourrirent avec entêtement l'espoir d'organiser l'épanouissement de la société traditionnelle dans le cadre qui, précisément, la détruisait.

S'il faut choisir entre être Breton et être Français, qu'est-ce donc qu'être Breton ? Au moment du *premier Emsav*, la réponse était claire : était Breton celui qui vivait dans la société bretonne traditionnelle. Mais au moment de la décadence de la société traditionnelle quel sens peut avoir être Breton ?

Les emsaverion vécurent le recul de la société traditionnelle comme une défaite. Ils voyaient disparaître chaque jour les signes les plus évidents de la bretonité, sans pouvoir rien faire pour l'empêcher. Ils ne possédaient pas la puissance économique de l'*Association Bretonne* autrefois, ils n'avaient pas non plus la situation sociale qui leur aurait permis d'influencer la population, comme le faisait par exemple le *Bleuñv Brug*. Ils étaient reniés également par les gens de leur classe : la plupart se moquaient d'eux à l'exemple des Français, les autres reprenaient les rengaines régionalistes avec d'autant plus d'ardeur que le fondement social et politique des idées régionalistes, disparaissait. En définitive, les emsaverion ne pouvaient se fier qu'à leur travail et à leur foi.

Ils voulaient lutter contre "l'esprit français", pour "l'esprit breton"¹⁷. Qu'est-ce que "l'esprit français" sinon une teinture de culture industrielle et de libéralisme donnée au peuple

breton ? Mais qu'est-ce donc que "l'esprit breton" Roparz HEMON écrivait en 1925 que le peuple avait gardé l'âme que les jeunes patriotes avaient perdue¹⁸. L'opposition entre "l'esprit breton" et "l'esprit français" est-elle une opposition entre la société bretonne traditionnelle et la société française industrielle ? Est-elle plutôt une opposition entre les valeurs de la société traditionnelle et le semblant de civilisation apporté par la francisation ? Roparz HEMON introduit une autre opposition entre le peuple et "les gens instruits" pour lesquels il veut créer une littérature véritable. Roparz HEMON cherche à réduire la contradiction qu'il y avait à dire que le peuple possédait "l'esprit breton" et à travailler pour "les gens instruits" qui avaient perdu cet esprit. Il cherche, par ses nombreux efforts pour atteindre le peuple bretonnant, à venir à bout de cette contradiction. Mais il n'eut pour salaire que l'indifférence du peuple comme celle des "gens instruits".

Qu'est-ce que être Breton pour *Breiz Atao* ? Sa propagande politique a deux aspects : un aspect nationaliste et un aspect social (il vaudrait peut-être mieux dire seulement économique). Elle dénonce l'acculturation, elle fait connaître les travaux de l'*Emsav*, elle montre l'état de l'économie et montre le rôle de l'Etat français. Les deux sortes de problèmes que *Breiz Atao* fait connaître n'ont de point commun que dans la solution proposée (selon le moment un État breton, ou un arrangement fédéral de l'État français). Nulle part on ne trouve ce qui fait l'unité des deux problèmes.

En janvier 1931, dans sa lettre de démission du *Parti Autonomiste Breton*, Morvan DUHAMEL explique l'échec de MAZEAS et AROT aux élections de Guingamp et de Rennes par le fait que l'on laissait "de côté les questions politiques ou confessionnelles qui eussent pu diviser [les] lecteurs"¹⁹. Duhamel se trompait, mais sa remarque soulignait la nécessité où était l'*Emsav* d'assumer les problèmes sociaux posés par la francisation, l'intégration dans le système français et le monde industriel. En 1932, dans la brochure appelée **Le nationalisme breton, aperçu doctrinal**, on dénonce une loi française sur la sécurité sociale en raison du fardeau qu'elle représenterait pour les entrepreneurs bretons et surtout du fait qu'elle détruirait "l'usage breton de l'entr'aide bénévole" (p.13). Cet exemple montre le souci du Parti National de maintenir les orientations positives de la culture traditionnelle. Mais il montre aussi une orientation régionaliste : à quoi pouvait servir l'esprit

d'entr'aide si les structures sociales qui lui permettaient de s'épanouir sont détruites ? Qui plus est, le Parti National ne remet pas en cause l'ordre social traditionnel, la répartition des biens l'autorité économique et sociale, c'est à dire les éléments traditionnels qui souffraient le moins de la francisation.

Mais dans les années trente, les gens de *Breiz Atao* revinrent aux problèmes sociaux. Les articles publiés à ce moment-là par *Stur* son caractéristiques à cet égard. Yann RAZAVET dans son article **Vers une économie bretonne**²⁰ veut dessiner un tableau type de la société sous l'État breton : « Nous souhaitons à la Bretagne () l'union dans le travail national de ses classes sociales, avec primauté de l'intelligence, qui avec la bonté, son corollaire, est la seule véritable noblesse » (p.39) « Nous croyons en l'union possible et intime du capital et du travail, grâce à laquelle nous éviterons la désespérance des uns et l'insultante richesse des autres » (id.). Heureusement « il n'y a pas lieu en Bretagne de parler de capitalisme avec le sens péjoratif qu'on attache à ce mot, mais entendons-nous : s'il n'existe pas à proprement parler de capitalisme breton, il en existe un autre, étranger celui-là, ayant tous les défauts ordinaires imputables au capitalisme (). En Bretagne ce capitalisme se double de colonialisme » (p.29). RAZAVET peint les rapports entre les entrepreneurs bretons (il ne conviendrait pas, dit-il, de les appeler capitalistes) et leurs ouvriers sous la forme d'un tableau idyllique. De son côté O.MORDREL dans son étude **L'essence de la Bretagne**²¹ cherche à mettre en lumière l'originalité des Bretons. Il décrit la typologie du Breton, en citant tour à tour les tendances psychologiques et sociologiques de Nevenoe et de Landeiz, la mentalité corsaire de Saint-Malo, les coutumes des paysans bretons, et les mœurs des petits bourgeois francisés de son temps. Mais jamais il ne va jusqu'à analyser la situation sociale ; en conséquence il exprime, en dehors de toute autocritique, les théories des petits bourgeois de son temps et sa vision qu'ils ont de la Bretagne et des Bretons. "L'individualisme breton" dont il fait l'une des caractéristiques les plus remarquables des Bretons n'est rien d'autre que l'individualisme libéral qui est en train de prendre la place de l'esprit de groupe vivace dans la société traditionnelle. Quand il parle de "la tendance des Bretons au rêve" il reprend un thème du Romantisme pour justifier des attitudes de fuite apparues en Bretagne un siècle plus tard du fait de l'acculturation.

Les gens de *Breiz Atao* ne furent jamais conscients des liens qu'il y avait entre leur doctrine et leur situation sociale. Nous avons donné comme exemples les articles de RAZAVET et de MORDREL, mais on trouve par centaines des exemples de ce genre dans les écrits du second Emsav. C'est pourquoi ils ne comprirent pas la crise de 1931. C'est pourquoi ils ne purent jamais faire eux-mêmes l'analyse qui leur aurait permis de sortir de la crise. Et cependant ils crurent qu'ils sortaient de la crise à la suite de l'attentat de 1932. Mais cet attentat ne fit que cacher pour un temps le problème fondamental de l'Emsav à ce moment-là : ses relations avec la population. La statue de la "honte nationale", pour reprendre l'expression de *Breiz Dishual*, sauta alors que régnait la crise économique mondiale provoquée par le krach de Wall Street en 1929¹⁹. Cette crise entraîna en Bretagne de grandes difficultés pour les paysans, les pêcheurs, les étudiants et les classes moyennes. L'écho que trouva l'attentat contre la statue de la "honte nationale" n'en fut que plus grand. Beaucoup de Bretons regardèrent du côté de l'Emsav. Les emsaverion crurent qu'ils avaient comblé le fossé qui les séparait de la population. C'est en fait le contraire qui se produisit : ce fossé se creusa davantage du fait de ceux qui venaient demander à l'Emsav ce qu'il ne pouvait leur donner.

Au contraire de *Breiz Atao*, du mouvement politique, *Gwalarn* créa une base de production révolutionnaire en donnant une littérature et des travaux qui étaient le fruit et l'expression de la vie de l'Emsav. *Breiz Atao* crut, sur son propre terrain, qu'il fallait mettre un pouvoir breton à la place du pouvoir français en Bretagne, sans même prévoir les transformations, les renversements sociaux, culturels, etc., impliqués par l'établissement de ce pouvoir breton. *Gwalarn* au contraire s'attacha à créer un monde totalement nouveau fondé non pas sur des vestiges du passé ou sur la présence en Bretagne d'une culture étrangère, mais sur le travail des emsaverion eux-mêmes.

Il y aurait sans doute beaucoup à dire sur les thèmes traités dans la littérature de *Gwalarn*. On y retrouve les crises de *Breiz Atao*²². Mais il y a une différence importante entre le second Emsav politique et le second Emsav culturel : tandis que *Breiz Atao* cherchait à rejeter ses propres contradictions en les mettant sur le compte des événements, de l'État français, etc., *Gwalarn* fait siennes les crises et les contradictions nombreuses

de l'Emsav. Sur ces assises, le mouvement culturel put durer à travers les vicissitudes de la Seconde mondiale, cependant que le second Emsav politique se démantelait.

¹ Voir : Aperçu des rapports entre l'Emsav et l'évolution économique et sociale en Bretagne. 1.- Le premier Emsav (1800-1914, EMSAV 43/211 - 1970.

² Voir les graphiques dans EMSAV 43/215-217 - 1970.

³ Un autre phénomène se produisit dans les Côtes du Nord : la destruction des tissages artisanaux alors très répandus à la campagne par les tissages industriels. Il faut noter que les riches commerçants qui vivaient en Bretagne du commerce des tissus ne firent rien pour donner du travail aux tisserands ruinés. Aucun d'entre eux ne cherche à créer une industrie textile.

⁴ Le premier Emsav ne fut pas, comme le second un choc pour la population.

⁵ Voir : Breiz Atao et la dialectique de libération, EMSAV 22/263 - 1969.

⁶ A propos de la propagande menée en Bretagne pendant la Première Guerre mondiale voir 1914, GWALARN 68 - 1934, qui constitue une série d'articles publiés en 1914 dans *Kroaz ar Vretoned*, la revue de François VALLEE.

⁷ Voir : Les mouvements bretons étudiés selon les méthodes de la sociologie des petits groupes, EMSAV 45/277 & 299 - 1970.

⁸ SADED, Histoire, dixième leçon : la Bretagne de 1914 à 1930, 8.Han-106/705 etc.

⁹ Voir (5). Voir Elie Gautier, *Un siècle d'indigence*, Dinan 1950 ; *L'émigration bretonne*, Paris 1953. Il conviendrait d'analyser un jour les thèses défendues par Elie Gautier au sujet des aspects psychologiques de l'émigration, et de montrer comment elles sont l'expression des préoccupations d'un prêtre à qui a été confié, par l'archevêché de Paris, le soin d'organiser au mieux l'intégration de ses compatriotes dans le milieu français, tout en les conservant fidèles à l'Église.

¹⁰ Tout au long de la guerre, les campagnes furent ratissées par les chercheurs d'argent du gouvernement français. Celui-ci fit même publier des appels à la générosité en breton ! La Bretagne souffrit pendant quatre ans d'un manque cruel de ressources, la population laborieuse ayant

diminué de 60% à la campagne. Que l'on pense aussi aux lourds impôts, aux emprunts, aux dons de toutes sortes extirpés du pays.

¹¹ *Jeunesse Agricole Catholique*.

¹² Au sujet de la création de *L'Ouest-Eclair* et des théories des prêtres républicains en Bretagne, voir Abbé TROCHU, *Paul Delourme, Trente-cinq années de politique religieuse*, Paris 1936. Au sujet de MANCEL, voir Gordon WRIGHT, *La révolution rurale en France*, Paris 1967.

¹³ Appel aux intellectuels bretons, appel aux lecteurs, *Breiz Atao* 12, décembre 1919.

¹⁴ Fransez DEBEAUVAIS, Qu'est-ce que la Bretagne ? Rien. Que doit-elle devenir ? Un Etat, *Breiz Atao* 16, avril 1920.

¹⁵ A travers le pays, *Breiz Atao*, juillet 1920.

¹⁶ Olier MORDREL, Conquérir notre autonomie, *Breiz Atao* 52-53, avril-mai 1923.

¹⁷ Roparz HEMON, La Bretagne et le monde, *Breiz Atao*, Août 1923.

¹⁸ « Nous voulons connaître le peuple, parce qu'il a gardé l'âme que nous avons perdue ; parce qu'il est le cœur de notre race, la chair de notre chair, l'esprit de notre esprit » Roparz HEMON, La connaissance de notre peuple, *Breiz Atao* 1925.

¹⁹ Au sujet de la crise de 1931, voir S.A.D.E.D., Histoire, Septième leçon : la Bretagne de 1930 à 1939, le second Emsav (2), *Han-15* 7/801 etc.

²⁰ Yann RAZAVET, vers une économie bretonne, *STUR* 5-6/24 1936.

²¹ Olier MORDREL, L'essence de la Bretagne, *STUR* 3-4/25 1935, 5-6/45 1936, 10/20 1937.

²² Il y aurait beaucoup à dire sur la manière dont ont été traités les mêmes thèmes par les écrivains de *Gwalarn* et ceux de *Al Liamm*. Par exemple, la solitude de l'emsaver est celle du chef tribal Cu Chulainn dans le poème de Roparz HEMON, pour Jakez RIOU c'est Nevenoe seul avec les oiseaux, pour Ronan HUON c'est la solitude du petit bourgeois dans le monde libéral.